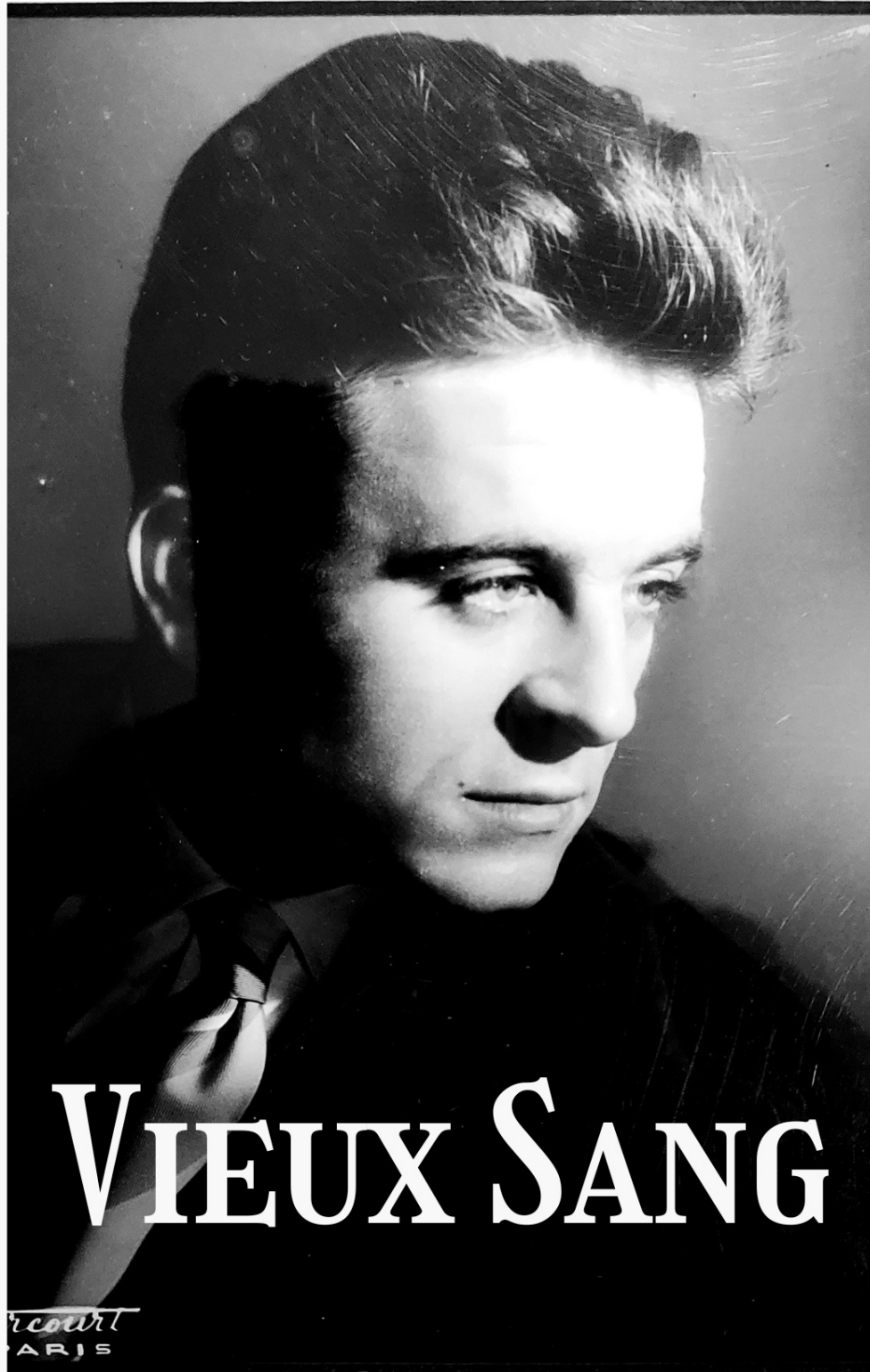


FRÉDÉRIC BUHR



Roman

Frédéric Buhr

Vieux sang

© Frédéric Buhr, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1579-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Première époque

Tout le monde s'accordait à dire que la seconde naissance de Gérard fut son arrivée à Paris gare de l'Est en janvier 1949. Situé au-delà de sa ligne d'horizon, Paris lui avait longtemps semblé inaccessible, comme séparé par un océan vaste et périlleux. Il sauta hâtivement du marchepied, fagoté d'un gros manteau de laine grise trop grand pour lui que sa mère Raymonde avait acheté au Magmod, le grand magasin chic de Strasbourg. Une longue écharpe mauve entourait son cou et pendait sur sa poitrine comme l'étole d'un prêtre... Encombré de deux grosses valises, il entrechoqua la longue file des passagers et des porteurs transis par le froid polaire.

Son beau-père Lucien avait tenu à le conduire à la gare de Strasbourg au volant de sa Juvaquatre. Sa mère lui avait souhaité bon voyage sur le pas de la porte, ne souhaitant pas prolonger les adieux et puis elle avait du linge à compter avec la bonne... Danièle, son bégain, était aux sports d'hiver en Suisse. Son parfum, *Houbigant*, avait fleuri de bergamote leur dernière sortie au cinéma, où le jeune couple avait regardé avec fascination Humphrey Bogart et Lauren Bacall dans *Key Largo*. Le temps de la projection, ils doubleraient les scènes de baisers par de furtifs et timides bécots. Après la dernière séance, un taxi les avait déposés devant une imposante villa près du parc de l'Orangerie. Les deux jeunes gens s'étaient longuement étreints devant le portail en fer forgé. Gérard était rentré seul, à pied, les poings dans les poches, en maudissant sa timidité, la morale protestante de sa bonne amie et le manque de capote... Il ne lui avait rien dit sur son prochain départ, elle devait l'apprendre par une longue lettre écrite dans son compartiment alors que la pesanteur d'un ancien monde disparaissait au fil du rail.

— Je veux faire du cinéma !

La lubie de Gérard de devenir acteur l'avait pris dès son retour du service militaire. Ses parents avaient d'abord mis ça sur l'implacable soleil algérien qui avait dû taper fort sur son ciboulot durant les classes de sous-off à Cherchell.

Même sous un climat plus tempéré, la lubie était devenue une idée fixe. Sa mère se souvenait d'une rencontre avec Gérard Philipe. C'était durant la Seconde Guerre mondiale, quand la famille s'était réfugiée à Grasse, en zone libre.

— Je veux faire du cinéma !

Il avait continué à divaguer même après son inscription en fac de droit, préférant les salles obscures aux bancs de l'université et la lecture de *Cinémonde* à celle des dictionnaires juridiques.

Raymonde avait choisi d'ignorer l'attitude de son fils, pensant que le temps, comme un patient berger, allait faire rentrer la bête égarée au bercail.

— Personne n'attend après toi à Paris, répétait-elle devant la porte fermée de sa chambre. Pierre qui roule n'amasse pas mousse... Tu m'entends ? À Strasbourg on peut faire de toi quelqu'un... Ton beau-père va te faire rentrer aux PTT... Elle marqua une pause pour reprendre son souffle. Et puis arrête de fumer dans ta chambre, ça salit les rideaux !

Raymonde, fille de proviseur, avait une préférence pour les situations qui placeraient son fils dans la société bourgeoise : notaire, avocat, procureur, juge... Un notable que les gens salueraient pendant ses promenades en ville. Mais son unique rejeton n'entendait rien...

— Je veux faire du cinéma ! répondait-il invariablement, en accentuant bien chaque syllabe comme pour masquer son léger accent alsacien.

Raymonde avait commencé à tisser la toile des alliances matrimoniales en invitant Danièle, la fille Wagner, héritière de la Brasserie Mutzig, à une soirée. Les jeunes gens s'apprécièrent. Le pasteur, invité d'office, avait conclu qu'un mariage entre protestant et catholique ne posait aucun problème, du moment que le couple s'entendait sur les principes essentiels du christianisme. Tout était prévu. Sauf...

— Je veux faire du cinéma !

— Ça suffit ! Tu n'es pas raisonnable... Tu me fais tourner en bourrique mon garçon ! Quand je pense à tout ce que l'on a fait pour toi. Tu pourrais être un peu plus raisonnable...

Mais la porte de la chambre ne s'ouvrait pas et à chaque tentative de raisonnement Gérard se cabrait comme un cheval qui voit les rênes en cuir dans les mains du dresseur.

Raymonde passa des nuits blanches à ruminer un plan entre les ronflements de son troisième mari ; il fallait éteindre le feu par le feu ! Le lendemain matin, elle discuta de son idée avec Lucien. Il en secoua son bol de chicorée et quelques gouttes roulèrent sur son menton.

Malgré toutes les fâcheries avec sa mère, Gérard n'aurait jamais eu le courage de faire le grand saut et de se rendre seul à Paris sans une manigance qui avait forcé le destin.

Prétextant anniversaire, sa mère lui avait suggéré d'écrire une gentille lettre à Gabrielle Dorziat, la grande artiste dramatique de l'avant-guerre, égérie de Coco Chanel, partenaire de Harry Baur et Gaby Morlay, qui était une lointaine cousine du côté mosellan de l'arbre généalogique.

Ce n'était pas une lettre d'anniversaire normale... Il l'avait d'ailleurs réécrite plusieurs fois, peinant pour aligner ses plus belles phrases et trouver des tournures intelligentes qui devaient convaincre son illustre parente de s'intéresser à son cas et de lui prodiguer des conseils pour faire du cinéma. Contre toute attente, la grande Dorziat avait répondu, par l'entremise de sa secrétaire, à l'encre bleue et sur du papier parfumé. Elle mettait en garde l'aspirant comédien contre le risque d'une aventure sans lendemain – il y avait beaucoup de candidats mais peu d'élus – ce qui pouvait lui gâcher ses meilleures années... De toute manière, il devait commencer par prendre des cours d'art dramatique, soit à Strasbourg, soit chez son amie Gabrielle Fontan, à Paris. Elle avait glissé une promesse de le voir au-dessus de sa belle signature.

Sa réponse fut le premier revers de Raymonde, qui allait en connaître bien d'autres. Elle avait espéré que l'illustre cousine décourage complètement Gérard en le renvoyant à ses études de droit. Elle réagit avec dédain, en examinant la lettre comme une entomologiste le ferait d'un papillon commun.

— Ça fait la grande dame à cause de son mariage avec un comte, mais il ne faut pas oublier que ses parents avaient la ferme la plus délabrée du village et que sa mère venait nous visiter avec des bottines crottées !

Un moment décontenancé par la tournure des événements, Raymonde décida de suivre la musique. Après tout, précipiter son fils dans les épines de la réalité parisienne pouvait rapidement crever l'abcès de sa passion pour le cinéma. Et puis quand même, il n'était pas donné à tout le monde de faire son apprentissage de comédien sous le patronage de la comtesse Zogbeh, née Sigrist ! Telle était la réponse que Raymonde donnait à la société des salons de thé strasbourgeois quand on lui demandait des nouvelles de son fils.

Comme un oiseau tombé du ciel par une forte rafale de vent, Gérard trouva Paris trop vaste, trop bruyant, trop sale... Il écorna son pécule en louant une chambre dans un petit hôtel des Batignolles que son beau-frère, courtier en assurance et coureur de jupons parisiens, lui avait recommandé. Allongé sur un lit dont le sommier avait dû appartenir à un fakir, il contemplait une cour intérieure aux vilaines langues de salpêtre qui coulaient le long des murs. En levant un peu les yeux, il apercevait les toits en zinc couverts de tuyaux de cheminées d'où les pigeons lâchaient leur fiente.

Sur le boulevard flanqué d'arbres en moignons, une coulée de voitures noires faisait s'envoler les moineaux qui buvaient à même le caniveau. Sur les trottoirs, pour éviter de se crotter les chaussures entre les tas de sable et les flaques de boue, les passants se faufilaient prudemment, sous l'œil des terrassiers qui empilaient les briques la clope au bec. La ville n'avait pas beaucoup changé depuis l'Occupation. Les réclames d'avant-guerre peintes sur le flanc des immeubles s'écaillaient à peine, les policiers roulaient toujours à vélo et les épiciers, dans leur blouse bleue râpée, pesaient vos courses sur la même balance truquée qui avait truandé plus d'un boche.

D'ailleurs, tout le monde avait résisté à l'occupant... Les femmes du peuple qui parlaient comme Arletty, les bourgeois des beaux quartiers, ceux qui traînaient les voyelles comme pour en essorer la vulgarité et les poinçonneurs de la régie des transports, farouches sentinelles arrimées sur la plateforme arrière des bus, toujours prêtes à donner des coups de pied au cul des resquilleurs et autres présumés anciens collabos.

À la nuit tombée, seuls les néons du *Paris By Night* indiquaient aux touristes en goguette que les Schleus étaient bien partis et que la Quatrième République de Vincent Auriol avait restitué à Paris les vices que le monde entier lui enviait.

Le soleil était une pâle lumière dans le ciel matinal quand il se présenta le lendemain au 9, rue Botzaris, en face du parc des Buttes-Chaumont. Il s'y reprit à deux fois pour pousser la lourde porte en fer forgé de l'immeuble Art Déco que la loi Malraux n'avait pas encore forcé au ravalement.

Il dénoua son écharpe mauve dans l'entrée, pour oublier le froid qui lui avait emboîté le pas depuis la sortie du métro. Il ne trouva pas la liste des locataires et tapota sur la porte vitrée de la concierge. Un doigt écarta les rideaux jaunis par la fumée de cigarettes et une pipelette au chignon extravagant ouvrit la porte vitrée qui frotta légèrement sur le paillason.

— Qui demandez-vous ?

— Madame Gabrielle Fontan... C'est à quel étage ?

— Ah oui... Madame euh... Vous êtes un de ses élèves ?

— Oui, je viens pour mon premier cours.

— Ah bon ! Parce que je ne vous connais pas encore... Madame euh... habite au troisième.

Sa voix râpée par le tabac continua avec autorité :

— L'ascenseur est en euh... dérangement, prenez l'escalier...

Le jeune homme s'appuya sur la rampe en fer forgé et commença son ascension sur les marches en pierre de taille. En passant, il regardait les noms sur les sonnettes : Petit, Moreau, Fournier... Des noms qui sentaient encore la province que leurs ancêtres avaient sans doute quittée sous la contrainte, à cause de la misère ou peut-être comme lui, pour poursuivre un rêve qu'ils entretenaient toujours, comme un bouquet fané qu'on refuse obstinément de jeter à la poubelle malgré l'odeur fétide. Sur le palier du troisième étage, une plaque en cuivre astiquée de frais annonçait « Mme Gabrielle Fontan. Cours d'Art Dramatique. » Une pendule sonna derrière les lambris de la porte. Il était pile à l'heure...

« L'avance est bonne au boiteux », lui avait souvent dit sa mère. Et pour une fois, il l'avait écoutée.

Gabrielle Fontan avait ouvert la porte. Elle toisa le nouvel arrivant avec cette même intensité qui avait fait baisser les yeux de plusieurs générations d'apprentis comédiens.

Elle paraissait encore plus vieille, plus petite et pliée qu'il ne l'avait imaginée.

Il lui rendit un regard timide et se présenta. Un sourire éclaira les rides familières du cinéma français d'avant-guerre.

— Ah ! Vous voilà donc... Le petit cousin de la grande Dorziat...

Gabrielle Fontan attendait la réplique, une main sur la poignée de la porte.

— Ma, euh... tante vous envoie ses... meilleurs souvenirs, répondit Gérard avec émotion.

— J'en suis ravie ! Je n'ai que de bons souvenirs de Mme la Comtesse... J'insiste pour lui donner son titre car je peux vous garantir que si c'était le mien, j'insisterais pour qu'on me le donne. Pardi ! Entrez donc... Je ne veux pas chauffer le palier !

Il l'avait suivie dans le salon d'un grand appartement, où des photos dédicacées de comédiens égayaient le papier peint sombre : Gabin, Raimu, Brasseur, Viviane Romance, Louis Jouvet, Michel Simon...

— Voilà votre tante mon petit... C'était pendant le tournage de *La fin du Jour* de Julien Duvivier. Vous vous souvenez du film ? Non ? Eh bien c'est un mauvais point !

La vieille comédienne s'était posée dans un fauteuil Louis XIII usé sur les accoudoirs.

— Asseyez-vous à côté de moi sur la bergère... Vous n'êtes pas désagréable à